



La tribu du tweed

L'Angleterre a habillé le rock. Les mods y ont contribué.
Turbulence et tempo Par Agnès Villette. Illustrations, Clovis Goux

Les week-ends fériés du mois de mai 1964 furent pluvieux et gris. Cela n'entama pas l'enthousiasme des Londoniens descendus en masse dans les villes balnéaires du sud de la capitale. Mais l'atmosphère débonnaire, à Clacton-on-Sea, Margate, Southend et surtout Brighton, n'allait pas résister à la présence incongrue d'autres hordes moins placides. Les rockers et les mods s'y étaient rendus par dizaines pour y régler de vieilles rancœurs esthétiques, stylistiques et musicales. Par principe, la presse avide de titres tapageurs – et d'un jeune lectorat en désertion – gonfla les incidents, qui se soldèrent quand même par un mort et plusieurs arrestations. L'Angleterre découvrait sa jeunesse rebelle et violente. Et, la tension montant, ce furent par centaines que les jeunes descendirent en virée le week-end suivant à Brighton. La police anti-émeute était prête, les images des forces de l'ordre dispersant les mods sur le front de mer sont passées à la postérité. Ce mouvement était pourtant sur le point de disparaître. Issu de l'*underground* des années 1950, il ne souffrit pas d'être propulsé au-devant de la scène. Les puristes retournèrent dans l'ombre et le courant s'émietta, masqué par la déferlante massive du *flower power*. Il faudra attendre les années 1970 pour qu'un semblant de *revival* se profile avec le succès des Who et du film *Quadrophenia*.

Cette effervescence venait tout droit des USA. En Amérique, les *fifties* avaient vu l'émergence d'une génération qui s'était mis en tête de signaler bruyamment sa présence au reste du monde. L'adhésion collective s'était faite autour des rythmes syncopés et sexuels de la musique noire, bravant les conventions racistes et soufflant un esprit de révolte. Le credo d'une nouvelle jeunesse. On qualifia ces agités de "*rebels without a cause*", paraphrasant le psychanalyste américain Robert M. Linder, qui employait le terme dès 1944 dans un ouvrage éponyme. Il y évoquait une jeunesse, selon lui, psychopathe: "*Des délinquants juvéniles incapables d'autre gratification que sexuelle. Des agitateurs sans slogan, des révolutionnaires sans programme.*" Premier détournement d'une culture rock allègrement déviante, l'expression "*Rebel without a cause*" allait également devenir le titre du film de Nicholas Ray, transcendé par la figure de James Dean.

En Angleterre, le filtrage de la culture américaine passait, depuis 1935, par le contrôle du nombre de musiciens étrangers se produisant sur le territoire britannique. Les imports de disques avaient largement entamé ces restrictions, de même que les tournées de groupes américains dans les bases US et la présence des GI's dans les clubs de Soho. La BBC considérant la musique rock comme trop vulgaire pour être diffusée sur ses ondes, les jeunes n'avaient pourtant d'autre choix que de se rabattre sur des radios pirates. Parfois des niches comme la bibliothèque de l'ambassade américaine à Londres, comportant une importante collection de disques de R&B, offraient une source inespérée de morceaux

repris en concert ou enregistrés. Il fallut attendre 1956 et la parité enfin établie pour que Bill Haley, accompagné de ses Comets, vienne jouer au Dominion Theatre. En 1958, Buddy Holly vulgarisait les déhanchements d'Elvis au Royaume-Uni. L'idée, au préalable incongrue, que les Anglais puissent devenir des rockers, fut instillée par Tommy Steele, la première star du rock anglais, déniché dans un club de Soho par le premier grand impresario local, Larry Parnes. Le chanteur s'inspirait encore scrupuleusement de Presley. L'Angleterre s'inscrivait dans le sillage musical de l'Amérique pour désormais y puiser son inspiration, du côté du rock comme du blues. Mais les groupes anglais allaient transformer ces influences en un son spécifique et des attitudes particulières.

En Angleterre, le concept de *teenager* était également le produit de l'après-guerre. Pour la première fois, les jeunes garçons n'étaient pas requis par le service militaire, tandis que le Welfare System britannique offrait un confort relatif en rupture avec...



ILLUSTRATION: CLOWIS GOUIX

Le rationnement et la grande précarité des années de reconstruction. Autant de conditions propices à l'éclosion de générations aussi oisives qu'individualistes. Les premiers furent les Teddy Boys, proches de leurs cousins d'Amérique. Les Teddies adoptèrent, dans les années 1950, des panoplies aussi exclusives que celles de l'establishment; le tabou était désormais levé, il n'était ni déplacé ni ambigu pour des garçons de la classe ouvrière de soigner leur apparence. La prise en compte de la coiffure sera le souci de leurs successeurs: les mods. Les cheveux constituaient un alphabet de styles infini. Avant même de se pratiquer dans les salons de Londres où Vidal Sassoon allait régenter les lignes fluides des coupes *sixties*, les mods ouvraient la voie avec leurs coupes courtes frangées. Pour la première fois, les adolescents précédaient leurs aînés.

C'est plus particulièrement au sein de la classe ouvrière que se recrutaient ces jeunes garçons versés dans le rhythm'n'blues importé d'Amérique. Le vêtement était leur obsession. Rien de tapageur, pourtant. Ils pratiquaient, au gré de leur inspiration, une parodie subtile de l'acceptable. Un détournement des codes de la *middle class* par de légères modifications de l'architecture et un souci maniaque du détail. Que ce soit dans les coupes, les matières, les formes ou les accessoires, les mods créaient un style unique qui influença l'époque en profondeur et permit au Swinging London de trouver ses marques. Ils affectionnaient tout particulièrement les vestes droites comportant une seule fente à l'arrière — une échancrure qui s'accrut au fil des ans pour atteindre les quarante centimètres. La découpe des poches constituait une opération particulièrement délicate, en biais,

décalée, basse, tout comme la triple disposition des boutons. Pour obtenir satisfaction, ces dandys se passaient les adresses des meilleurs tailleurs. Leurs matières de prédilection étaient le mohair, les tissus en lainage, les polos en coton. On leur doit l'introduction de la couleur dans une période dominée par le gris. Les chaussures de nubuck souple complétaient la silhouette lorsqu'il ne s'agissait pas de bottines en cuir agrémentées d'un talon oblique façon Louis XIV. Sillonnant Londres

Ringo Starr, à qui l'on demandait s'il était mod ou rocker, répondit: "I am a mocker!"

de clubs en bars — la fréquentation des pubs étant exclue —, ils chevauchaient des Vespas italiennes customisées par un ajout redondant de rétroviseurs. Et cela, sans casques, les volumes laqués s'accommodant mal de la réglementation routière. Un ancien mod ira même jusqu'à accuser celle-ci d'avoir condamné le mouvement. Enfin, Soho était leur fief.

Dans ce quartier qui absorbait depuis des siècles les différentes vagues migratoires européennes, au milieu des restaurants et des boîtes de strip-tease, ouvrit, en 1953, le Moka

Bar, pourvu de la première machine à espresso Gaggia. C'est là, dans les clubs de jazz de Soho, que fut pêché le terme de "mods", diminutif de "modernists". Il désignait jusque-là les amateurs de New York be-bop qui s'opposaient aux traditionalistes, fervents de Dixieland 1920. Mods et rockers devaient hériter de ce clivage. Les premiers, soignant leurs costumes droits, leurs coupes inspirées du Belmondo d'*À bout de souffle*, flânaient en scooters et collectionnaient les imports américains en provenance de Detroit. Les seconds portaient des cuirs vieillis sur des motos de marque anglaise, arborant des bananes pommadées à la Pompadour, connues sous le sobriquet de "cul de canard", à cause de la similitude formelle. Un monde les séparait. Les mods méprisaient les rockers qui traînaient dans les fish'n'chips, raillant leurs tenues maculées de cambouis. Tandis que les rockers se contentaient de considérer les premiers comme des efféminés. En réalité, les trads ne démordaient pas des classiques du rockabilly, là où les mods exploraient les allées non défrichées de la musique et du style. Il s'agissait d'un irrémédiable hiatus culturel. Alors que les rockers reconduisaient un style uniformisé, les mods inventaient. Un mode de vie rythmé par l'électricité des guitares et l'énergie des amphétamines. Les fameuses Drinamyl, dites Purple Hearts — des pilules en forme de cœur et de couleur violette —, que l'on prescrivait aux mères de famille pour leur régime alimentaire et qui remplissaient les armoires à pharmacie... jusqu'à leur interdiction, en 1964.

Lavidité des mods pour tout ce qui était stylé devait porter leur regard hors des frontières. Le vêtement, pour être précieux, devait être rare. Ainsi, les tenues Ivy League venues des USA, les costumes italiens, les polos français alimentaient une quête sans fin. Mais cette bataille était par ailleurs symbolique. Elle annonçait une transition vers la modernité. Elle ouvrait la voie à la démultiplication des sous-genres, des cultures

underground, des magazines et des modes vestimentaires en lien avec les variations des courants musicaux; soit le versatile et l'éphémère de la culture populaire.

Les styles dérivés des courants musicaux seront toujours beaucoup plus riches en Grande-Bretagne qu'aux États-Unis, où la musique reste l'élément prédominant. Nombreuses sont les explications de cette fixation britannique sur la panoplie, doublée de son exubérance créative. On peut tout autant la justifier par l'obligation du port de l'uniforme à l'école, et les frustrations qui en découlent, que par les contraintes d'un système de classes et de castes extrêmement rigides que le relâchement vestimentaire contribue à perturber. C'est ainsi dans les turbulentes écoles des beaux-arts que naîtront nombre de musiciens et de producteurs. Ce fut le cas de Lennon à Liverpool, dont le look comme celui des Beatles sera revisité par leur producteur Brian Epstein. Les coupes de cheveux immaculées aux lourdes franges étaient une idée de l'impresario qui travailla une image à la fois originale et clean, éradiquant le débraillé rock des Fab Four de

retour de Hambourg. Lorsque sort, en 1964, le film *A Hard Day's Night*, Ringo Starr à qui l'on demandait s'il était mod ou rocker, répond: "I am a mocker!" Le succès ne se fit pas attendre, les hordes de groupies succombant à ce mélange jusque-là inédit, de sexe, de jeunesse et d'insolence. Plus que quiconque avant eux, les Beatles inventèrent leur style, digérant les codes musicaux et vestimentaires venus des USA. Depuis, bien d'autres ont suivi. Car, en Angleterre, le style ne définit pas seulement l'appartenance sociale ou grégaire, c'est un mode de vie. C'est dans la rue que naît la mode avant de finir épinglée sur les podiums des défilés. Depuis la naissance du rock'n'roll, les accents de cette musique populaire traversent le plus souvent l'Atlantique, mais ce sont les Anglais qui se chargent de l'habiller.

- Les groupes mods**
The Who, The Jam, The Small Faces, The Kinks, etc.
- Les vêtements mods**
Ben Sherman: www.bensherman.co.uk/bensherman.html
Fred Perry: www.fredperry.com/flash.asp
John Smedley: www.johnsmedley.com
Tissus et imprimés *vintage*: www.reprodepotfabrics.com
- Les films mods**
Darling (John Schlesinger, 1965)
A Hard Day's Night (Richard Lester, 1964)
Ferry Across The Mersey (Jeremy Summers, 1965)
Everyday's A Holiday (aka *Seaside Swingers*) (James Hill, 1965)
Alfie (Lewis Gilbert, 1966)
Catch Us If You Can (John Boorman, 1966)
Funeral In Berlin (Guy Hamilton, 1966)
Georgy Girl (Silvio Narizzano, 1966)
Privilege (Peter Watkins, 1967)
If... (Lindsay Anderson, 1968)
Tonite Let's All Make Love in London aka *London Scene* (Peter Whitehead, 1968)
The Italian Job (Peter Collinson, 1969)
Bronco Bullfrog (Barney Platts-Mills, 1969)
Get Carter (Mike Hodges, 1970)
Groupie Girl (Derek Ford, 1970)
Quadrophenia (Franc Roddam, 1979)
www.modculture.co.uk: un site exhaustif qui liste les dates de clubbing ou les meilleures adresses mods